



---

Voltaire

---

# JEANNOT ET COLIN

*et autres contes philosophiques*

## D'autres classiques à étudier en 3<sup>e</sup> et au lycée avec nos dossiers **Librio** +

- Apollinaire, *Alcools*, Librio n° 1094  
Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, Librio n° 48  
Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Librio n° 464  
Hugo, *Pauca meæ. Les Contemplations* (Livre IV), Librio n° 1169  
La Bruyère, *Les Caractères*, Librio n° 839  
Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, Librio n° 57  
Mme de Lafayette, *La Princesse de Montpensier*, suivi de  
*La Comtesse de Tende*, Librio n° 1040  
La Fontaine, *Fables – Livres VII-XI*, Librio n° 1262  
Marivaux, *L'Île des esclaves*, suivi de *La Dispute*, Librio n° 477  
Molière, *Dom Juan*, Librio n° 14  
Molière, *L'École des femmes*, Librio n° 277  
Molière, *Le Tartuffe*, Librio n° 476  
Molière, *Les Précieuses ridicules*, Librio n° 776  
Molière, *Le Misanthrope*, Librio n° 647  
Montaigne, *Des cannibales*, suivi de *Des coches*, Librio n° 1261  
Montesquieu, *Lettres persanes*, Librio n° 838  
Racine, *Andromaque*, Librio n° 469  
Racine, *Bérénice*, Librio n° 1072  
Racine, *Britannicus*, Librio n° 390  
Racine, *Phèdre*, Librio n° 301  
Renard, *Poil de Carotte*, Librio n° 25  
Rimbaud, *Les Cahiers de Douai*, Librio n° 1229  
Rimbaud, *Une saison en enfer*, suivi de *Les Illuminations*,  
Librio n° 1258  
Rimbaud, *Le Bateau ivre et autres poèmes*, Librio n° 18  
Sand, *La Mare au Diable*, Librio n° 78  
Shakespeare, *Roméo et Juliette*, Librio n° 9  
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Librio n° 31

---

Voltaire

---

# JEANNOT ET COLIN

*et autres contes philosophiques*

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Dossier pédagogique établi par Hélène Bastard

Couverture de Nicolas Galkowski © J'ai lu

© E.J.L., 2020, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290237649

## SOMMAIRE

Jeannot et Colin .....	7
Histoire des voyages de Scarmentado .....	19
Les deux consolés .....	29
Le monde comme il va .....	31
Le crocheteur borgne .....	51
Histoire d'un bon brahmin .....	59
Le blanc et le noir .....	63
Songe de Platon .....	79
Lettre d'un Turc .....	83
Aventure indienne .....	87
Cosi-Sancta .....	91
<b>Dossier Libro +</b> .....	<b>99</b>
<b>Lexique</b> .....	<b>126</b>



## JEANNOT ET COLIN

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collège, et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets\*<sup>1</sup> très renommé, et Colin  
5 devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille\*, le taillon, les aides et gabelles\*, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

10 Jeannot et Colin étaient fort jolis pour des Auvergnats ; ils s'aimaient beaucoup ; et ils avaient ensemble de petites privautés\*, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément\* quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand  
15 un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût : le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia  
20 plus, se regarda au miroir et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte

---

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 126).

25 une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière ; c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant\* et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

30 Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes\* ? C'est parce qu'on est heureux\*. M. Jeannot était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à  
35 Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune\*, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré\*, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme  
40 de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins\*, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment  
45 vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

50 Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler\**. Le petit marquis ne lui fit point de réponse. Colin en fut malade de douleur.



Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur\* au  
55 jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel  
air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille\*.  
Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le  
voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre  
alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de  
60 la maison commença par lui dire d'abord : « Monsieur, comme  
vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour...  
— Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le  
bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup  
mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre  
65 elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames : elles  
ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont  
écrites avec cent fois plus de grâce ; elles n'ont sur nous cette  
supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

— Eh bien, n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que  
70 mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde ;  
et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-  
t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? Plaide-t-on  
en latin quand on a un procès ? Fait-on l'amour en latin ? »

Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation\*, et  
75 il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps  
à connaître Cicéron, Horace et Virgile\*. Mais qu'apprendra-  
t-il donc ? car encore faut-il qu'il sache quelque chose ; ne  
pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? « À quoi  
cela lui servira-t-il ? » répondit le gouverneur. Quand monsieur  
80 le marquis ira dans ses terres, les postillons\* ne sauront-ils  
pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a  
pas besoin d'un quart de cercle\* pour voyager, et on va très

commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude\* on se trouve.

85 — Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, *l'astronomie*.

— Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach\*, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe ? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie ; le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. — À être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et, s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre ne se donnent la moindre peine. »

Madame, à ce discours, embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : « On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation. Je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. — Hélas ! madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues ; et, pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller\*.

Qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bête ? — Rien n'est mieux dit ! s'écria le gouverneur ; on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles ;

mais de toutes les sciences, la plus absurde à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu\*. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.»

115 Monsieur et madame n'entendaient\* pas trop ce que le gouverneur voulait dire ; mais ils furent entièrement de son avis.

« Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter\* pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin\*. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer ; il suffit que monsieur le marquis ait du goût ; c'est aux artistes à travailler pour lui ; et c'est en quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (*j'entends ceux qui sont très riches*) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent.»

120 L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : « Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès ? S'est-on jamais avisé dans la bonne

compagnie de parler de géométrie ? Demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil ? S'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin ? — Non, sans doute, s'écria la marquise de la Jeannotière, que  
145 ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde ; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? Car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï  
150 dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, madame ? ne serait-ce point la botanique ? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finissait par un *on*. — Ah ! j'entends,  
155 madame, c'est le blason\* : c'est à la vérité une science fort profonde : mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse ; c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie ; il n'y a point  
160 aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries\* ; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. » Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui se  
165 développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles\*. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes, et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses.

170 Il pillait *Bacchus*\* et *l'Amour* dans un vaudeville, *La Nuit et le*  
*Jour* dans un autre, *Les Charmes et les Alarmes* dans un troisième.  
Mais, comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de  
plus ou de moins qu'il ne fallait, il les faisait corriger moyen-  
nant vingt louis d'or par chanson, et il fut mis dans *l'Année*  
175 *littéraire* au rang des La Fare, des Chaulieu, des Hamilton, des  
Sarrazin et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit,  
et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune  
homme fut bientôt renversée ; il acquit l'art de parler sans  
180 s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à  
rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de  
ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une  
grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentiments  
plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils ;  
185 et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher  
qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parents  
s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une  
fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté  
190 les grands biens de M. et de Mme de la Jeannotière, en se les  
appropriant, et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez  
elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indif-  
férent, le conduisit par degrés, l'enchantait, le subjuguait\* sans  
peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils ;  
195 elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille  
voisine proposa le mariage. Les parents, éblouis de la splendeur  
de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition. Ils don-  
nèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis